



LA FABRIQUE DES PETITS BONHEURS

DANIÈLE FOSSETTE

Danièle Fossette

La Fabrique des petits
bonheurs

© Danièle Fossette, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3545-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Hâte-toi.
Hâte-toi de transmettre
Ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance. »

René CHAR

« Envole-moi. Remplis ma tête d'autres horizons, d'autres mots... »

Jean-Jacques GOLDMAN

1

La petite sur le 1, la grande sur le 6

Romeo était assis dans la cuisine de son appartement.

Devant la pendule.

Il surveillait les aiguilles.

Quand la petite serait sur le 1 et la grande sur le 6, il partirait.

Les mains posées à plat sur ses genoux, il ne bougeait pas.

Il attendait.

Il observait la ronde des secondes, des minutes. Parfois, elles se mettaient à tourner autour de lui, puis autour de l'immeuble, autour de la ville, autour de la terre : il devait prendre sa tête entre les mains pour les arrêter. Alors, seulement, elles se calmaient et il pouvait regarder la pendule.

La petite sur le 1, la grande sur le 6.

Se concentrer là-dessus.

Uniquement là-dessus.

À d'autres moments, son esprit lui échappait et se promenait quelque part, sans lui. Alors, il restait là. Sans bouger. Et tout finissait par revenir à sa place. Comme les aiguilles.

La petite sur le 1, la grande sur le 6.

C'était l'heure de partir, il se leva, rangea sa chaise et attacha sa sacoche autour de sa blouse blanche qu'il ne quittait jamais. Il vérifia qu'il avait bien sa carte d'identité. Il la relut lentement comme pour l'apprendre : Romeo Lombardi. Date de naissance : le 6 juillet 1970. Il était le fils de Inma et Gustavo Lombardi, ça, il s'en souvenait. Son père émigré d'Italie, sa mère émigrée d'Espagne, pour échapper à quelqu'un ou quelque chose mais ça, il ne le savait plus précisément.

On était lundi et c'était pour Romeo un jour nouveau. De toute façon, chaque jour effaçait presque le précédent. On l'avait autorisé à se rendre à l'atelier d'écriture. Désormais, il aurait deux rendez-vous dans la semaine : le jeudi, à l'hôpital, pour soigner ses maux. Et le lundi, à l'atelier, pour que les mots le soignent. Il y a quelque temps, il allait à l'hôpital pour y travailler. Il s'en souvenait de temps en temps. Maintenant, il était un client. On disait un patient. C'est vrai qu'il avait appris la patience depuis son accident.

La petite sur le 1, la grande sur le 6.

Il essaya de refaire le chemin dans sa tête avant d'ouvrir la porte sur l'inconnu. L'année dernière, quelqu'un l'accompagnait dans tous ses déplacements. Maintenant, il était capable de faire un trajet seul. Une fois, une seule fois, il n'avait pas vu passer les aiguilles. Il s'en souvenait comme d'un grand trou noir. Quand il en était sorti, les deux aiguilles de la pendule étaient superposées. Sur le coup, il avait cru qu'il n'y en avait plus qu'une. Il s'était affolé. Il avait secoué la pendule, avait attendu un moment puis l'avait regardée avec crainte. Les aiguilles étaient à nouveau deux.

Alors maintenant, il surveillait.

La petite sur le 1, la grande sur le 6.

Il devait se dépêcher avant que les aiguilles ne changent d'avis. Il descendit les escaliers en se tenant bien à la rampe.

Il passa devant la concierge et lui dit poliment :

« Bonjour, Madame Georgette.

Elle haussa les épaules et poussa un gros soupir.

— C'est Janine que je m'appelle ! Ja-nine ! C'est pourtant pas plus compliqué que Georgette ou Brigitte ! Si c'est pas malheureux !

— Vous fâchez pas, Madame Janine, je vous ai reconnue. Vous êtes la concierge.

— Allez, c'est bon, Romeo, je t'en veux pas ! ».

Depuis son accident, elle le tutoyait et l'appelait par son prénom. Il longea le mur sur trois cents mètres puis d'un seul coup, comme si la voix robotisée d'un

GPS l'en avait brusquement averti, il tourna à angle droit et traversa la rue. Un pâé de maisons à dépasser et il arriva devant une ancienne usine. Il eut un moment de panique devant l'énorme bâtiment. Il ne savait plus s'il devait entrer. Heureusement, une autre voix dans sa tête lui dit ce qu'il fallait faire.

Un rêve très monitoire

« Aujourd'hui, je me fais le 9.

Pas le 5.

Le 5, j'en ai marre. De toute façon, il n'est pas beau.

Le 9 est mieux. Surtout depuis qu'il laisse pousser sa barbe. C'est pour moi qu'il fait ça, c'est sûr. C'est décidé, aujourd'hui ce sera le 9 ! ».

Marilyn – de son vrai nom Ginette – parlait tous les matins à son miroir. Elle avait une façon bien à elle de se maquiller qui tenait à la fois de l'art de la dissimulation et de l'art de la guerre. Du rouge vif pour une bouche agressive, du noir charbon pour des yeux de braise, un fond de teint hâlé pour d'éternelles vacances, des cheveux blonds qui cachaient mal leurs racines. Mais quand elle y pensait, elle voyait plutôt les racines qui la rattachaient à son village de Douchain-les-Mines. Ces racines-là ne donnaient, selon elle, que des arbres rabougris et elle voulait être un chêne. Ou alors un roseau qui encaisse les tempêtes sans jamais casser.

Pour arriver à ce résultat, tout un rituel était nécessaire. Marilyn avait soigneusement découpé les pages de magazines féminins en choisissant les publicités les plus prometteuses. Elle les avait scotchées tout autour de son miroir et les relisait lentement, comme une formule magique, tout en appliquant son mascara ou son rouge à lèvres. « Ce parfum qui vous rendra tentatrice ». « Sublimez votre regard ». « L'huile magnifique qui vous donne une jeunesse éternelle ».

C'est ainsi qu'elle passait chaque matin de Ginette à Marilyn.

Aujourd'hui, le résultat dépassait toutes ses espérances. Elle ajouta d'énormes boucles en métal doré, assez lourdes pour allonger ses oreilles qu'elle trouvait trop petites. Une copine des Restos du cœur lui avait dit que ça ne changerait rien à leur taille. Mais Marilyn avait juré avoir vu à la télévision un Kenyan qui

s'était accroché des canettes de coca et le lobe de ses oreilles pendait d'au moins dix centimètres. La copine n'avait plus rien trouvé à redire.

Marilyn inspecta d'un œil plutôt satisfait ses accroche-cœurs. Elle sourit en pensant à l'incendie qu'elle allait allumer chez le 9.

« C'est lui, j'en suis sûre, cette fois je ne me trompe pas. Je le sens ! ».

Il ne pouvait pas ne pas la remarquer : le pire pour une femme, selon Marilyn, était de passer inaperçue.

De ce côté-là, elle ne risquait rien.

Elle fronça les sourcils et dompta quelques cheveux rebelles avec un grand jet de laque qui finit dans son œil en laissant une traînée de mascara. Elle rajouta un collier vert pomme en plastique. Elle prit son sac sur la commode, mit ses tickets de bus dans la poche de sa veste « celle côté cœur », tira sur sa jupe qui frisait l'explosion sous la pression de ses fesses généreuses et ferma la porte de son studio.

Pour la rouvrir aussitôt. Est-ce qu'elle avait fermé le gaz ? La bouteille de camping était sur la table à côté de la vaisselle : deux assiettes, deux bols et un verre. Elle en avait cassé un. Oui, c'est bon, le gaz était fermé.

Machinalement, elle se dirigea vers la cage du canari pour lui dire au revoir. Elle avait oublié qu'elle l'avait aspiré en faisant le ménage. Quand elle l'avait retiré du tuyau de l'aspirateur, il ne chantait plus.

Deux étages en dessous, son voisin la guettait. Il portait un marcel propre d'où s'échappait une touffe de poils qui ne fut d'aucun effet sur Marilyn. Il lui barra le passage et ricana « Alors, la Monroe, on va prendre son bus ? ». Elle le toisa un instant du haut de son mètre soixante-cinq puis marmonna pour elle-même : « Même pas une casquette sur la tête et ça se prend pour un Don Juan ! ».

Elle avait vu dans son horoscope que le Grand Amour arriverait bientôt et dans ses rêves, son Promis portait un uniforme. Par fidélité anticipée, elle rejetait définitivement tout mâle qui osait lui faire des avances sans porter au moins une casquette. D'un coup de sac à main bien placé, elle libéra le passage et continua son monologue : « Comme ça, j'ai le temps. Douze arrêts. Cinquante-cinq minutes de trajet. Le 9, c'est mieux. C'est sûr, c'est lui ».

Elle marcha d'un pas rapide jusqu'à la gare routière. Elle avait un arrêt près de chez elle. Mais si elle prenait le bus à son départ de la gare, elle avait plus de chances de choisir sa place. Juste derrière le chauffeur. Quand il jetterait un œil dans son rétro, il ne pourrait pas la manquer. À l'arrêt « Hôtel de ville », elle se rapprocherait encore pour qu'il voie son profil. Par chance, ce serait le gauche. Le meilleur. Elle lui jetterait des coups d'œil à la dérobée, pour ne pas l'effaroucher. Malgré leurs casquettes, elle le savait, c'étaient de grands timides, les chauffeurs.

Un jour, il y en avait un qui lui avait crié d'arrêter de le regarder, d'arrêter de prendre le bus tous les jours, d'arrêter de lui écrire. Elle avait souri avec indulgence : elle le savait, c'était sa façon à lui de montrer ses sentiments. Malheureusement, il avait été muté sur une autre ligne. Trop loin de chez elle. Le petit jeune qui l'avait remplacé n'était pas mal non plus. Il avait du charme, avec sa manière de visser sa casquette de travers. En tout cas, il était mieux que le 5. Le 5, elle le trouvait bien au début. Puis elle l'avait croisé, flanqué d'une femme et de deux gosses. Le charme était rompu.

Avec le 9, elle avait toutes ses chances. Il lui avait jeté des coups d'œil étonnés, la dernière fois. C'est sûr, le coup de foudre, ça étonne toujours. Elle irait en douceur. Elle ne le brusquerait pas. C'était sûrement un sentimental comme elle, et elle avait ce qu'il fallait. L'estocade finale : une déclaration sur papier rose ! Ah, il allait voir qu'elle n'avait pas peur des mots, la Marilyn ! L'enveloppe était au fond de son sac. Tatouée d'un grand 9, lui-même souligné d'un trait, pour ne pas le confondre avec le 6.

Le 6, c'était pour le dimanche. Au cas où...

Il ne restait plus qu'à écrire la lettre. C'est pour ça qu'elle s'était inscrite à l'atelier d'écriture de la mairie. Pour lui écrire de belles lettres. Pour leur écrire à tous de belles lettres d'Amour. Jusqu'à ce qu'elle trouve le sien, son homme, celui qu'elle aimerait toute sa vie, enfin ce qu'il en restait, de sa vie. À trente-neuf ans, Marilyn était persuadée qu'il y avait un Grand Amour pour elle quelque part et que si elle ne l'avait pas encore trouvé, c'était parce qu'elle n'avait pas été assez méthodique dans ses recherches. L'idée que son homme à elle vivait peut-être à deux pâtés de maison et qu'il cherchait désespérément sa Marilyn lui donnait du courage. Elle avait donc décidé de mettre de l'ordre dans sa vie et d'être organisée. Puisque ce serait un homme en uniforme – elle avait aussi décidé d'écouter ses rêves « très monitoires » – autant procéder